

# Morphogénèse du milieu construit du centre-ville de Shawinigan

Louis Dupont

Volume 26, numéro 67, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021550ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021550ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupont, L. (1982). Morphogénèse du milieu construit du centre-ville de Shawinigan. *Cahiers de géographie du Québec*, 26(67), 103–119.  
<https://doi.org/10.7202/021550ar>

Résumé de l'article

L'étude traite principalement de la morphogénèse du milieu construit du centre-ville de Shawinigan, pour la période de 1900-1930. Les premières étapes de la recherche, portant sur les formes unicellulaires et les regroupements morphologiques, apparaissent sous forme de tableau. La démonstration s'appuie prioritairement sur la distinction des places respectives que tiennent, dans la compréhension du phénomène urbain, la logique de la forme marchandise et la théorie de la forme urbaine. Ainsi, nous retrouvons une compagnie, d'une part, exploitant une richesse naturelle — l'hydro-électricité — et qui s'associe étroitement à la grande industrie pour l'exploitation d'une force de travail, et, d'autre part, s'appropriant une portion d'espace qu'elle entend mettre en valeur... en créant une ville.

## MORPHOGÉNÈSE DU MILIEU CONSTRUIT DU CENTRE-VILLE DE SHAWINIGAN <sup>1</sup>

*par*

**Louis DUPONT**

*Département de géographie, Université Laval  
Sainte-Foy, P.Q., G1K 7P4*

### RÉSUMÉ

L'étude traite principalement de la morphogénèse du milieu construit du centre-ville de Shawinigan, pour la période de 1900-1930. Les premières étapes de la recherche, portant sur les formes unicellulaires et les regroupements morphologiques, apparaissent sous forme de tableau. La démonstration s'appuie prioritairement sur la distinction des places respectives que tiennent, dans la compréhension du phénomène urbain, la logique de la forme marchandise et la théorie de la forme urbaine. Ainsi, nous retrouvons une compagnie, d'une part, exploitant une richesse naturelle — l'hydro-électricité — et qui s'associe étroitement à la grande industrie pour l'exploitation d'une force de travail, et, d'autre part, s'appropriant une portion d'espace qu'elle entend mettre en valeur... en créant une ville.

**MOTS-CLÉS:** *Forme urbaine, morphogénèse, forme marchandise, phases de production, regroupements morphologiques, Shawinigan Water and Power.*

### ABSTRACT

#### **The Morphogenesis of the Constructed Environment: Downtown Shawinigan**

The study deals essentially with the morphogenesis of the constructed environment in downtown Shawinigan, for the period 1900-1930. The initial elements of the research, concerning « unicellular forms » and morphological groupings, are presented in table form. The demonstration relies primarily on the distinction between the logic of the « merchant form » and the theory of the urban form, which both contribute to the understanding of the urban phenomenon. Thus we find a company, on the one hand taking advantage of a national resource — hydroelectricity — and closely associating itself with big industry in order to exploit the labour force and, on the other hand appropriating a portion of space that it intends to put to use... by creating a town.

**KEY WORDS:** *Urban Form, Morphogenesis, Merchant Form, Phases of Production, Morphological Groupings, Shawinigan Water and Power Co.*

\*

\* \* \*

Toute étude géographique comprend des éléments de temps et de lieu ; sans ceux-ci, aucune étude n'est possible. De la même façon, mais à l'inverse, la géographie s'intéresse à tout phénomène réparti spatialement ; de là tire-t-elle sa force et sa faiblesse. Sans objet spécifique, et ne pouvant s'instituer en super-science des lieux, la géographie a été laissée pour compte dans la division du savoir. Toutefois, son originalité provient du fait que la division du savoir investit la discipline de l'intérieur avec d'un côté une géographie, dite humaine, qui étudie les *paysages construits* (ou aménagés) résultant du travail de l'homme-en-société. Et de l'autre, une géographie, dite physique, qui étudie les paysages naturels provenant de forces physiques ou chimiques, y compris l'homme. La discipline a donc des atouts importants face à la discussion sur les rapports homme/nature et société/nature. Plus diversifiée dans ses hypothèses de travail (du marxisme au positivisme), elle débouche aujourd'hui sur d'intéressantes recherches, de chaque côté de la division intériorisée, qui tentent d'éclairer les deux rapports.

Au point de vue méthode, les formes des paysages naturel et construit sont abordées *grosso modo* selon deux approches. D'une part, l'approche fonctionnaliste qui privilégie, pour saisir le paysage, le rôle des processus (fonctions et/ou facteurs) et aboutit à une logique, une connaissance des formations de mise en place. Le caractère déductif de l'approche est inéluctable. D'autre part, une approche plutôt structuraliste qui, quant à elle, insiste sur la relation ou le lien entre les formes, et met à jour une logique d'organisation de ces formes, un pattern, une structure signifiante. L'induction caractérise cette approche. C'est dans cette direction que la *théorie de la forme urbaine* s'élabore. Elle enrichit à sa façon la connaissance du milieu construit et fournit une compréhension importante du rapport de l'homme et/ou de la société à son milieu.

## LA THÉORIE DE LA FORME URBAINE

Nous pouvons ici esquisser seulement les points forts qui animent la recherche théorique. Plusieurs travaux effectués jusqu'à présent sont disponibles et ont permis d'endosser cette théorie en contribuant à sa fécondité. Pour comprendre les formes du milieu construit à l'aide d'une approche structurale, il convient d'observer les différences dans les formes du paysage urbain autrement qu'en termes de *fonctions*. Sinon, le travail n'aboutit qu'à une cartographie d'utilisation du sol (donc de la fonction). On peut aussi remettre en question le postulat de la transformation pour la satisfaction des besoins, ce qui donne le paysage urbain comme déterminé par les fonctions qui rendent utiles des formes concrètes. La relation économique ne peut donc être prise comme déterminante dans la théorie de la forme urbaine. La ville peut aussi être considérée comme une cause relativement autonome et déterminante par elle-même :

« À l'encontre des allégations du marxisme à l'effet que les rapports de force culturels ne viendraient que signifier des rapports de force, en réalité déterminés par l'inégale répartition des richesses matérielles, il est ici supposé que ces rapports impliquant la culture soient eux-mêmes signifiants et qu'ils parlent dans le phénomène urbain ». (Ritchot, 1976, p. 53)

Il ne s'agit certes pas ici d'éclipser une approche par une autre mais de considérer que les logiques internes de la forme marchandise et de la forme urbaine contiennent chacune leur part de déterminants sociaux. Et c'est par cette dernière qu'en géographie on a pu apercevoir l'urbain comme causal et placer l'appropriation de l'espace au cœur de son analyse. Celle-ci permet du même coup de ne plus opposer nature et culture, mais de les différencier dans l'acte productif.

C'est d'ailleurs en conciliant les deux approches que la cartographie des *formes* cellulaires (1<sup>er</sup> degré d'association) s'est élaborée. Dans un premier temps, les formes du milieu construit sont *considérées* comme des marchandises, à moins qu'elles ne le deviennent. La définition de la marchandise renvoie au *Capital* qui, lui, articule la lutte des classes dont la riposte est le progrès technique lisible dans les formes du milieu construit. Cette lecture demeure lacunaire parce que, dans chaque forme, des survivances ou des anticipations cachent la marche du progrès technique. Il faut plutôt considérer les différences entre les formes du milieu construit avec une certaine « façon de faire » connotant des impératifs idéologiques (des signes) intégrés au moment même de la production. Les fonctions sont donc notées par des figures graphiques et les formes par des couleurs associées à des styles ou des signes de style connotant des instances idéologiques aux différentes phases du progrès technique, soit celles dites : artisanale, manufacturière, mécanique, mécanique avancée, automation.

Ce premier relevé effectué, l'interprétation du paysage urbain passe par un second degré d'association : il s'agit des groupements morphologiques qui placent au centre de leur interprétation l'appropriation du sol et le mouvement de la rente. On y repère des *bourgs*, des *fau(x) bourgs*, des quartiers, des banlieues et des contreforts. Chaque groupement est identifiable avec les formes répertoriées au premier degré et est associé à une appropriation et une mise en valeur du sol différentes qui réalisent qualitativement la ville. La connaissance du développement historique du milieu construit permet ensuite de retracer la morphogénèse.

## LE PREMIER DEGRÉ D'ASSOCIATION

La recherche a été menée sur le territoire de la Shawinigan Water and Power Co. (S.W.P.) communément appelé « Pointe-à-Bernard ». Nous en donnons sommairement les résultats dans le Tableau 1. Deux constatations importantes ont retenu notre attention. Elles se sont avérées essentielles pour l'élaboration d'hypothèses qui proposent la compréhension du milieu construit du centre-ville à travers la morphogénèse. 1) On constate l'absence relative de maisons de la phase artisanale sur le territoire actuel et passé contrairement à ce que l'on retrouve à Almaville, juste en face, sur la rive gauche du St-Maurice. 2) L'observation de deux types d'habitations à l'intérieur de la phase manufacturière laisse transparaître deux types de relations, deux « mises en valeur », dans une même phase technologique.

Pour la première, nous avons pu immédiatement soulever trois points à ce stade de la recherche. Il ne pouvait en être autrement puisque l'absence de maisons artisanales ne permet pas de repérer un regroupement au second degré d'association. 1) Le milieu construit, initialement, s'est inscrit dans une certaine « façon de faire » et dans une relation avec l'espace différente du « genre de vie » rural (artisanal). 2) La conjoncture était favorable à ce type d'habitation comme en témoignent les maisons d'Almaville et certaines cabanes. L'acquéreur d'un lot pouvait transplanter une forme rurale, mais il ne l'a pas fait. 3) Il y a déphasage dans la construction résidentielle par rapport aux industries qui se construisent autour de la future ville, et, celui-ci n'explique pas à ce stade de la recherche la différence dans l'habitat entre Shawinigan et Almaville.

La seconde constatation a pu être explorée plus à fond avec l'étude des groupements morphologiques.

Tableau 1

## Sommaire du premier degré d'association (1900 à 1925-1930)

<i>Phases de construction</i>	<i>Type d'habitat</i>	<i>Matériaux</i>	<i>Style ou signes de style</i>	<i>Description</i>	<i>Localisation</i>
A) Artisanale	<i>Unifamilial</i> 1. Maisons artisanales 2. Cabanes	-bois, métal en feuillet (toiture)	1. Style artisanal 2. Ni style, ni signes	1. Toit mansardé, lucarnes fenêtres persiennes pas de fondation 2. Petites boîtes rectangulaires à toit plat ou à pignon pas de fondation	1. Deux : -Quatrième rue sud -Deuxième rue sud 2. Dizaine : -dispersées dans l'habitat des quartiers -quelques-unes sont situées dans les courées
B) Artisanale - Manufacturière	<i>Multifamilial</i> Maisons à trois niveaux de plancher	-bois, métal en feuillet (toiture)	-Style « plutôt » artisanal -Absence de signes	-Boîte rectangulaire avec toit à arêtier percé de lucarnes ou toit plat -Pas de fondation -Fenêtres-persiennes	-Il en reste très peu : Première, Deuxième et Troisième rue à l'extrémité nord -Maisons multifamiliales originales du Quartier St-Bernard (typique du début du siècle)
C) Manufacturière	<i>Unifamilial</i> Manoirs (moyen)  <i>Multifamilial</i> Maison à trois niveaux de plancher 1. Balcon et escaliers extérieurs 2. Cage d'escalier (intérieur)	-matériaux ouverts, -brique, fer, -maçonnerie brute (avec ou sans mortier)	Signes passésistes	1. Anglo-saxonnes 2. Anglo-normandes -pas d'homogénéité, abondance d'arcades, frontons, colonnades  -Boîte rectangulaire avec toit plat bordé de corniches néo-classiques -Balcon de boiseries sculptées ou fer ornemental -Fenêtre à guillotine avec arcades gréco-romaines	-Rue des Érables    1. Première, Deuxième, Troisième, Sixième et Septième rue, Avenue Hemlock, Des Cèdres, Tamarac 2. Avenue de la Station, Quatrième et Cinquième rue

Source: La Pointe-à-Bernard, Shawinigan, étude de morphologie urbaine.

## LE SECOND DEGRÉ D'ASSOCIATION

L'absence de maisons artisanales regroupées en faubourg-village (ou noyau de faubourg) conduit à nous pencher immédiatement sur le premier ensemble d'habitations de la phase manufacturière identifié au premier degré d'association. Même s'il se différencie des autres aires d'habitations, ce regroupement morphologique est aujourd'hui difficilement repérable. Il faut puiser dans les données historiques si on veut parvenir à le situer dans le scénario théorique de la forme urbaine. On apprend ainsi que dès le départ de la construction, ces unités ont privilégié la fonction commerciale le long de certains axes. Le zonage fonctionnel n'existe à peu près pas. Les groupes sociaux se retrouvent partout dans cet espace. Les professionnels ou les commerçants occupent le rez-de-chaussée et les ouvriers logent aux étages supérieurs. Cette situation n'a donc guère changé sauf qu'aujourd'hui l'habitat aux étages supérieurs est plus rare et les professionnels occupent le rez-de-chaussée sans l'habiter (photo 1).



**Photo 1.** Antenne de quartier, rue de la Station, Shawinigan (commerces, services, professionnels et habitat).

Il nous semble alors plausible d'associer ces unités à un *faubourg* puisqu'elles se caractérisent par la même absence relative de zonage fonctionnel et social. Par contre, du côté morphologique, l'association n'est pas possible. En effet, même si au départ plusieurs unités n'avaient que deux niveaux de plancher, le regroupement ne ressemble pas à un faubourg — encore moins aujourd'hui — puisque dans celui-ci « la plupart des habitations ont deux niveaux de plancher : rez-de-chaussée et premier étage ; des portes cochères permettent la communication à des courées où des micro-logements avoisinent des remises, des écuries, des ateliers » (Ritchot, 1979, p. 245). Nous avons donc affaire à un *faubourg* du point de vue du zonage mais non sur le plan morphologique. La théorie de la forme urbaine permet alors une seconde hypothèse en spécifiant que « les immeubles à trois niveaux de plancher étaient plutôt rares et



**Photo 2.** *Quartier Saint-Bernard (troisième rue), Shawinigan.*

anticipaient la forme quartier. Ils ont constitué des noyaux de quartiers, comme à la période précédente des noyaux ont anticipé la forme faubourg. Dans ces gros immeubles, des espaces étaient réservés aux cages d'escalier, seule la ruelle permettait de rejoindre les arrières» (Ritchot, 1979, p. 253).

Ainsi, il s'agirait d'une «*antenne de quartier*» qui a fonctionné comme *faubourg*. La situation semble bien s'adapter à cette hypothèse puisque immédiatement après la construction de cette antenne, les quartiers Saint-Pierre et Saint-Bernard<sup>2</sup> se configurent et constituent du même coup le second type d'habitations de la phase manufacturière (photo 2). Alors, comme il n'y avait rien avant... que la propriété de la S.W.P., le regroupement s'est configuré en antenne de quartier puis en quartier. Le peuplement témoigne d'un mouvement centripète, mais non au voisinage du bourg... et est-ce qu'il y a un bourg ? De plus, qu'est-ce qui explique les différences d'habiter dans la phase manufacturière ? Qu'est-ce qui explique les différences entre l'habitat sur le territoire de la S.W.P. d'une part et d'autre part dans Almaville, Baie-Shawinigan et Village St-Onge qui l'entourent ? Il subsiste alors une impasse, une sorte de manque, malgré les hypothèses formulées. La réflexion sur ce point devra être approfondie. Toutefois, la connaissance des éléments de mise en place de l'agglomération de Shawinigan et celle de la logique de la forme urbaine et de la forme marchandise seront nécessaires pour la compréhension de la morphogénèse du milieu construit du centre-ville de Shawinigan.

## MORPHOGÉNÈSE

### Le phénomène urbain à Shawinigan et la théorie de la forme urbaine

#### *Logique de la production manufacturière et forme urbaine*

La phase de production manufacturière situe dans le temps le premier établissement d'une population stable, « fixe », concentrée au voisinage de la chute de Shawinigan. Shawinigan naît avec la manufacture : il n'y avait pas auparavant de village ou de bourg ayant servi de « patère », si l'on peut dire, à l'implantation de manufactures et de faubourgs associés. La première phase du développement de Shawinigan est donc étroitement liée à cette logique de la production manufacturière instaurée dans les villes européennes au milieu du dix-neuvième siècle. Un rappel de cette logique de production devrait ainsi permettre de découvrir les facteurs qui assurent la concentration démographique. Ce rappel renvoie au mode de production capitaliste tel que défini dans le *Capital* de K. Marx.

En gros, il faut savoir que la production manufacturière est indissociable d'une « coopération » (logiquement antérieure), laquelle conditionne l'alignement sur la chaîne de montage de gestes qui sont autant d'efforts manuels divisés socialement. Cet engrenage possibilise l'accroissement d'une plus-value extorquée lors de l'achat de forces de travail nouvellement constituées et dont la coopération est un caractère essentiel. Or, c'est à cause de ce caractère que le développement des forces productives à la phase manufacturière commande la concentration de population laborieuse sous un même toit (dans un espace restreint).

La concentration démographique en un lieu donné de production requiert un investissement qui fonctionne comme dans une réaction en chaîne. Le développement des forces productives produit une étape décisive avec l'invention de la machine-outil qui récupère au titre de force motrice les énergies naturelles (dont celle de l'homme). D'où la localisation des manufactures à la campagne, telle qu'elle prévalait à l'époque en Europe. La fuite des serfs devant les seigneurs et la présence de forces naturelles (vent, eau, bétail) y conditionnent la localisation de la manufacture. Cependant, l'invention de la machine à vapeur (et du premier moteur capable d'engendrer sa propre force) permet un usage à distance des forces motrices naturelles et du même coup, selon Marx, l'abandon de la campagne au profit de la ville puisque « mobile et moyen de locomotion, citadin et non campagnard comme la roue hydraulique, — le moteur — permet de concentrer la production dans les villes au lieu de la disséminer dans la campagne » (*Le Capital*, tome I, p. 270).

Les fonctions de transformation industrielle sont dès lors inscrites « dans » des villes. F. Engels (1970) parle plutôt d'une grande industrie qui frôle la ville sans toutefois y toucher. Cette nuance est fondamentale. La théorie de la forme urbaine suggère que la concentration de population ne réalise ni spontanément ni qualitativement la forme urbaine, mais traduit seulement l'un de ses aspects quantitatifs, c'est-à-dire la condition... En effet, la manufacture et la grande industrie conditionnent des regroupements de par la logique interne au mode de production capitaliste. Ce à quoi s'ajoute l'exigence pour le mode de production capitaliste d'une « armée de réserve », d'une masse de travailleurs potentiels surpassant les besoins de l'industrie, de façon à ce qu'une pression constante s'exerce sur les salaires. Par ailleurs, ce surplus de main-d'œuvre est disponible pour l'implantation de nouvelles usines qui attirent des effectifs gonflant l'armée de réserve, et ainsi de suite (réaction en chaîne). Cependant, la réalisation qualitative de la ville relève d'une autre logique mettant en



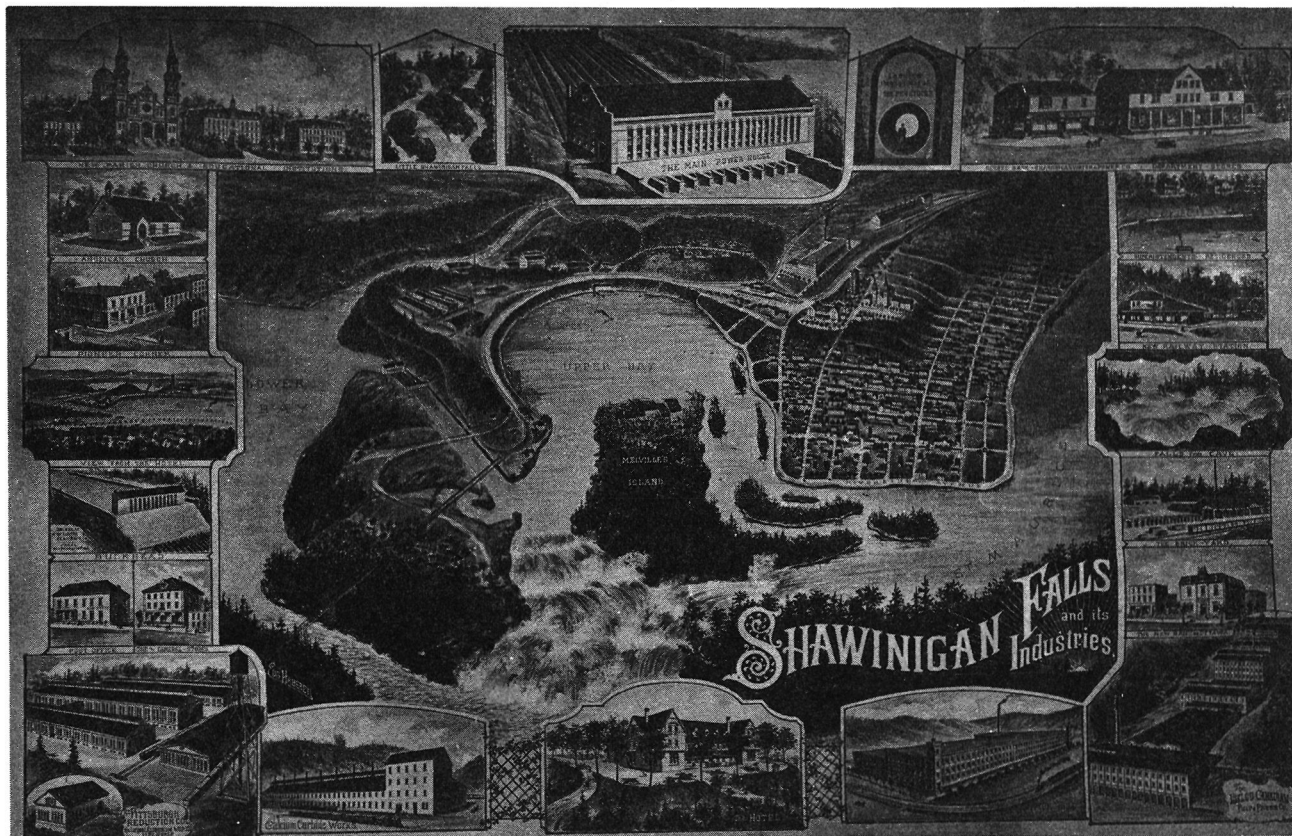
*relief les préceptes et concepts de culture et de mise en valeur de l'espace.* Donc, la grande industrie réalise la condition c'est-à-dire le quantitatif, alors que le « genre de vie » définit le processus de mise en valeur c'est-à-dire la « méthode », et la culture s'exprime dans les transformations du terrain qui réalisent le paysage. Il ne s'agit donc pas de réduire l'analyse de la ville à des concepts et des notions d'espace et de « genres de vie », mais plutôt de permettre l'analyse qualitative du paysage urbain réalisé ici avec le mode de production capitaliste.

### *L'implantation manufacturière à Shawinigan*

Le développement des forces productives a permis, au début de ce siècle, de remplacer le charbon et la vapeur (comme forces motrices) par l'électricité. L'attrait pour cette énergie nouvelle, moins coûteuse et moins « sale », permet à plusieurs compagnies, dont la S.W.P., de venir s'installer au Québec. Cependant, l'implantation d'industries, près du site de la Pointe-à-Bernard, révèle une confusion dans le procès de développement de l'énergie hydro-électrique. On se rappelle en effet que ce sont les découvertes sur le transport à distance de l'énergie hydro-électrique qui permirent de donner le feu vert au harnachement de la chute de Shawinigan. Or, le *transport à distance* de l'électricité amène l'exploitation de la chute, mais *l'énergie produite est consommée sur place*. À ce sujet, notons que la première exportation de l'énergie hydro-électrique date de fin 1902, vers Montréal (Filteau, 1947, p. 123).

Pourtant, la ville de Trois-Rivières (20 000 h.) située à trente kilomètres à l'aval, à la confluence du Saint-Maurice et du Saint-Laurent, constituait le regroupement idéal pour l'implantation de la grande industrie. Et Trois-Rivières recevait déjà de l'électricité de la petite centrale de Saint-Narcisse elle-même située à trente kilomètres de Trois-Rivières. L'industrie aurait pu s'installer en ville, ou près de la ville, en l'occurrence Trois-Rivières, étant donné qu'aucune forme urbaine n'existe encore au lieu qui deviendra Shawinigan. À Shawinigan donc, *il n'y a pas de regroupement pour attirer la grande industrie ; c'est plutôt celle-ci qui favorise le regroupement* (la condition).

Par contre, la production d'électricité n'explique pas à elle seule la venue d'industries lourdes dans un coin perdu, inaccessible et sans infrastructure. L'intervention d'une nouvelle composante permet l'élaboration d'une hypothèse globale de la compréhension de ce phénomène. Le développement de Shawinigan et de la S.W.P. ont été très longtemps liés. C'est la compagnie qui acquiert en 1898 le droit perpétuel d'exploiter la chute et une portion de territoire adjacent à celle-ci. C'est pourquoi *il est permis de supposer que la compagnie voulait non seulement produire de l'électricité, mais également « mettre en valeur » une portion d'espace*. La compagnie n'avait peut-être pas d'autre choix puisque les marchés économiques doutaient alors du bon fonctionnement d'une aussi grosse centrale hydro-électrique. Ce serait donc pour sa propre survie que la S.W.P. aurait tenu à se doter d'un marché local. La possession d'un lot à proximité autorise à cette fin la poursuite du double objectif ; d'une part produire de l'électricité, d'autre part aménager un espace urbain pour donner un sens à cette production. La compagnie consacre dès lors beaucoup « d'énergie » pour dénicher des industries lourdes, grandes consommatrices d'électricité, car nos capitalistes veulent « non seulement produire une chose utile, mais une valeur, et non seulement une valeur, une plus-value » (K. Marx, *Le Capital*, tome 1, p. 142). Elle signe un contrat avec la « *Pittsburg Reduction* » et s'associe au concepteur de fours électriques pour fonder la *Canadian Carbide* en plus d'une usine de pâtes à papier. Toutes ces industries ont quelque chose en commun. Elles consomment toutes de l'électricité



**Photo 3.** Plan de Shawinigan Water and Power Co. (1900). Source: *Shawinigan, 75 ans*, de Fabien Larochelle.

« Ils ont déjà fait le tracé sur les collines environnantes et à un mille à l'est de leur future centrale électrique, d'une ville qui s'étendra sur un mille et un tiers, traversée d'une extrémité à l'autre par un grand boulevard traversant à son tour à angle droit des avenues numérotées, tout comme à New York »<sup>3</sup>.

Figure 1

## LOCALISATION DU SECTEUR ÉTUDIÉ

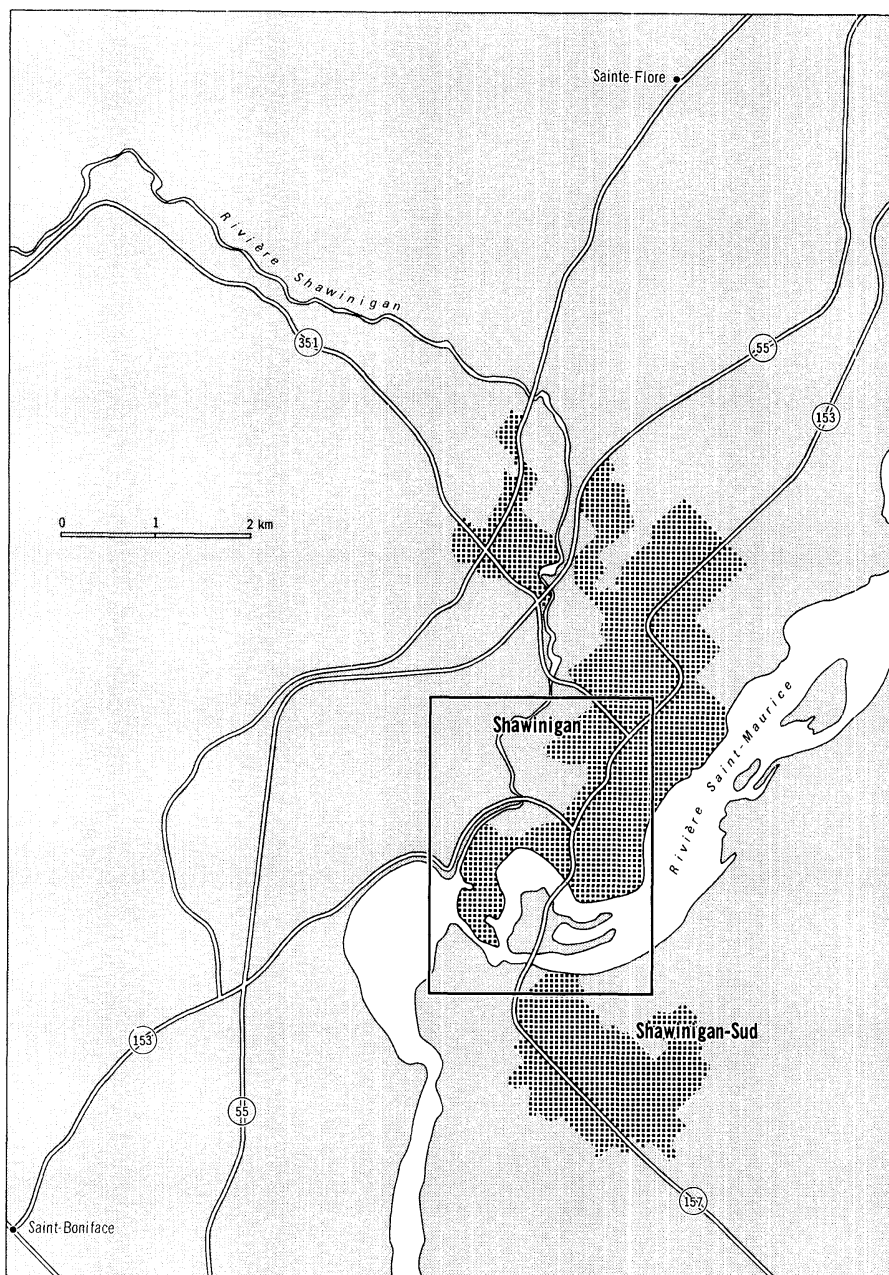


Figure 2

SHAWINIGAN, ZONE D'OCCUPATION EN 1900 - 1930



- Zone industrielle (1899-1930)
- Zone d'habitation
- a) Extérieure à la Pointe-à-Bernard (1900-1930)

- b) Pointe-à-Bernard (1901-1902)
- c) Pointe-à-Bernard (1930)

en grande quantité, bien sûr, mais elles sont aussi nouvelles et leur procédé de fabrication ne bénéficie pas des faveurs des milieux bancaires. De plus, les contrats de la S.W.P. étaient fort avantageux et elle assumait les principaux risques.

La S.W.P. pourra ainsi mettre son espace en valeur tout comme sa centrale en attendant de faire la preuve de sa réussite. Elle s'attarde, dès le départ de la construction de la centrale, à concevoir la méthode de mise en valeur. Peu de temps après, un plan systématique où l'on retrouve une ville complète avec industries, écoles, parcs, églises, est dévoilé. Ulric Barthe<sup>3</sup>, journaliste du *Soleil* de Québec, est venu visiter le chantier en 1900 :

« ... j'ai oublié de m'assurer si ces chiffres comprenaient les frais d'établissement de la future ville de Shawinigan dont le plan déjà tracé est pompeusement affiché dans le bureau de l'ingénieur. Ces Américains ne doutent de rien ! Ils ont déjà fait le tracé sur les collines environnantes et à un mille à l'est de leur future centrale électrique, d'une ville qui s'étendra sur un mille et un tiers, traversée d'une extrémité à l'autre par un grand boulevard traversant à son tour à angle droit des avenues numérotées, tout comme à New York. » (Barthe, dans Larochelle, 1976).

Cette citation, et bien d'autres du journaliste, sont abondantes dans tous les livres et monographies de Shawinigan. Il importe cependant de rappeler la fin de son article qui, elle, a été souvent passée sous silence :

« les propriétaires des chutes et des environs sont purement et simplement *des marchands de force motrice et de terrains* (...) »

(...). C'est évidemment un commerce qui paie puisqu'ils vont dépenser des millions pour l'établir. » (*Ibid.*)

L'hypothèse induite s'avère fondée et dynamise notre étude de la morphogénèse. Une logique interne à la forme urbaine roule sur la logique interne à la forme marchandise, d'où la possibilité de ressaisir par le scénario théorique de la forme urbaine l'historique du développement tel que nous l'avons exposé.

### *Le paysage urbain de la Pointe-à-Bernard et la logique interne à la forme urbaine*

Les différentes étapes de la morphogénèse s'apparentent à celles de l'histoire du paysage.

#### 1) *La phase de construction (1899-1901) et « la place centrale »*

Un retour théorique sur ce qu'on a vu précédemment s'avère maintenant accessible. À Shawinigan, les industries ne profitent pas d'un regroupement préexistant, elles forcent le regroupement qui se densifie selon la logique du mode de production capitaliste. Les critères fonctionnalistes et quantitatifs associent alors linéairement fonctions de transformation et espaces urbains. Mais la théorie de la forme urbaine et du rapport ville-campagne propose que la grande industrie et les agglomérations ouvrières se développent plutôt près des villes (bourgs) et non dedans, formant alors des fau(x)-bourgs et des ban-lieues (au ban du lieu). Le scénario théorique est celui-ci : une fabrique s'installe près du bourg et regroupe des ouvriers sédentarisés qui sont périodiquement relocalisés dans un fau(x)-bourg. La proximité du faubourg

entraîne une érosion du bourg, son évacuation (dans de nouveaux fronts d'urbanisation : mécanismes de rente foncière). Un trou, un vide prend forme à la place du bourg, d'où l'éventuel contrôle de celui-ci par la nouvelle bourgeoisie industrielle.

À la lumière de ce scénario, l'agglomération de Shawinigan ne semble pas à première vue avoir procédé de la sorte. L'industrie ne s'est installée ni dans un bourg, ni près d'un bourg, il n'y en avait pas... *Par contre*, si le bourg n'existait pas concrètement, il *existait abstraitement* en temps que place évacuée *a priori* et réservée à l'aménagement d'une ville future déjà dessinée. Quelques immeubles cossus et un hôtel (le Cascade Inn) ponctuent assez tôt ce *vacuum* planifié. Mais pour les ouvriers et surtout à l'égard de la petite propriété d'occupation par les ouvriers, l'accès à cette place vide est primordialement refusé, interdit. La place urbaine est abstraite, mais n'en est pas moins réelle puisque n'y entre pas qui veut. Et le scénario théorique est bienvenu pour comprendre le devenir urbain puisque la ville a été théorique (abstraite) avant d'être pratiquée (concrète).

Les dirigeants de la S.W.P. veulent mettre leur portion d'espace en valeur « avec méthode ». Ils doivent le faire avec ordre et méthode, d'autant plus qu'ils doivent faire la preuve de leur réussite et d'autant plus qu'ils sont des marchands d'énergie et *de terrains*. Ils dressent alors un plan de cité, apparenté à une ville manufacturière américaine. Les industries s'installent autour de la future place urbaine. Les ouvriers travaillant aux chantiers ne logent pas « en ville ». En 1899, on dresse le plan et en 1900, c'est une vente au compte-gouttes et sélective. Les travailleurs s'installent plutôt à la Baie-de-Shawinigan, à Almaville et à Saint-Marc. À la Baie-de-Shawinigan, J.-E. Thibodeau acquiert les lots des agriculteurs pour les vendre en parcelles. Il achète pour vendre. Il organise même un système d'aqueduc avant le futur « bourg » ou village-bourg de Shawinigan Falls. Les ouvriers qui ont amassé de l'argent avant d'arriver se construisent des trois-planchers et obtiennent une rente avec les pensions. À Saint-Marc, les frères Saint-Onge divisent leurs lots de la même façon. Des familles se regroupent, c'est le village Saint-Onge. À Almaville, même situation où des agriculteurs vendent leurs lots en parcelles. Ce dernier site est d'autant plus intéressant, puisqu'il a constitué un vrai village plutôt qu'un faubourg. Il est permis de supposer que les familles qui s'y installent proviennent de la campagne et reproduisent leur « genre de vie » rural. Ils entrent en contact immédiat avec une portion d'espace qu'ils mettent en valeur (d'usage). L'absence de maisons artisanales sur le site de la Pointe-à-Bernard s'explique mieux par cette mise en valeur que par la différence technologique en vigueur à l'époque. Il y a donc, vu de l'extérieur du « vacuum », mouvement centripète de la campagne vers la périphérie du « vacuum ». Le présent scénario se rapproche de celui de la forme urbaine. Du moins, le mouvement est comme si... Mais que se passe-t-il à l'intérieur de la « ville » ou de la place urbaine encore abstraite, théorique ? La première année (1899), très peu de choses ; la compagnie y construit quelques maisons unifamiliales. L'année suivante, elle met en vente des terrains au centre de la future ville, mais c'est restrictif. Celui qui acquiert un lot doit faire la preuve qu'il peut bâtir et la fonction commerciale est préférée.

À ce sujet, les conditions de la construction de l'hôtel Royal en 1902 sont intéressantes. Dès 1898, Louis-Philippe Lord avait voulu construire un hôtel sur les lots de la S.W.P., mais celle-ci ne lui accorda pas la permission. Il achète alors une parcelle à Almaville et y construit son hôtel. La suite nous est racontée par José Caden (1961, p. 50) :

« Bientôt pourtant, les autorités de la S.W.P. se rendirent à l'évidence que l'hôtel Almaville était fort bien tenu et sollicitèrent monsieur Lord de construire à Shawinigan Falls ce qui

allait devenir l'hôtel Royal ; il accepte cette offre moyennant la cession gratuite d'un terrain et une exemption de taxes pendant dix ans. »

Les constructions s'élèvent. Elles ont deux ou trois planchers, mais le rez-de-chaussée est occupé par un commerce puis lentement par les notables. On loue les étages aux ouvriers qui s'entassent jusqu'à trois douzaines sur le même plancher. Ouvrons ici une parenthèse : lors de l'analyse des groupements morphologiques, nous avons associé ce premier groupe de construction à une antenne de quartier qui aurait fonctionné comme un faubourg du point de vue du zonage fonctionnel et social. Cette hypothèse nous semble maintenant partielle puisque les ouvriers n'habitent pas cette antenne avec leurs familles, mais pensionnent seuls même si c'est à la douzaine. S'ils ne pensionnent pas, ils plantent la tente. Il s'agit donc d'un *faux faubourg*, donc d'un bourg ! Dans la définition d'un bourg, les ateliers requis pour la consommation urbaine s'y trouvent quoique certains artisans soient cultivateurs. La résidence est assurée par la petite bourgeoisie et les notables. José Caden (1961, p. 83) énumère l'éventail et la proportion des métiers :

« Commerçants 40, cultivateurs 20, charretiers 20, menuisiers 14, entrepreneurs 10, forgerons 10, mécaniciens 9, contremaîtres 9, peintres 7, cordonniers 7, bouchers 3, barbiers 12, ferblantiers 3, épiciers 9, rentiers 7, restaurateurs, électriciens, blanchisseurs, photographes, selliers et horlogers 2, hôteliers, laitiers, orfèvres, voituriers, plâtriers, fondeurs, plombiers et briquetiers, 1. »

Les ouvriers sont donc absents de cette liste et donc du village-bourg ! Il s'agirait plus d'un bourg que d'un faubourg, du moins en ce qui concerne le zonage fonctionnel et social. Cependant, la pression des ouvriers fait qu'il se développe morphologiquement comme une antenne de quartier. Le « vacuum » ébrèche lentement l'antenne qui s'est constituée en centre-ville avec cette fois la cinquième rue qui se construit en même temps que les formes de remplacement (1920). Donc, vu de l'extérieur, il y a formation de faubourg à la périphérie du « bourg » absent, mais connoté par un « magnifique » plan et signifié par la vente restrictive des lots. De l'intérieur, le bourg se constitue en même temps mais la pression des milliers d'ouvriers fait qu'il se configure en antenne de quartier.

Un autre phénomène « embarque » dans le scénario. La pression du faubourg ouvrier de Saint-Marc se fait sentir durant l'été 1900. Filteau (1949, p. 103) rapporte que « la compagnie ne voyait pas d'un très bon œil ce genre de construction qui cadrait plus ou moins avec ses plans d'urbanisme ». Tandis que José Caden (1961, p. 28), plus romantique, parle de « cabanes indignes de la cité de leurs rêves ». À la mort du père Antoine Saint-Onge, la S.W.P. tente d'acquérir les lots de ses fils. Ceux-ci ne sont pas intéressés, mais la compagnie, ou plutôt J.-E. Alfred (directeur de la compagnie), achète les lots au nord-est du village Saint-Onge. Pendant ce temps, la compagnie érige une barrière entre son lot et le village Saint-Onge. On devait payer 25 cents pour passer sur les terrains de la compagnie ou présenter un laissez-passer : « Admit one to the town of Shawinigan Falls » ; autant dire : permis d'entrée pour une seule personne dans la *place urbaine de la Shawinigan Water and Power Co.* L'édification d'une telle clôture rappelle la construction des murailles autour des cités interdites de l'antiquité, places creuses et vides entourées de murs contre lesquels se pressent de l'extérieur les habitations. S'étant construite à partir d'une « tabula rasa », Shawinigan reconstitue en modèle réduit la morphogénèse urbaine. Il n'y avait pas de bourg ni village à évacuer de sorte que le vacuum a procédé sans érosion de la couronne de faubourgs et de villages ouvriers qui se sont organisés autour d'une réserve foncière... clôturée.

Lorsqu'il parle des regroupements qui entourent Shawinigan, J.-J. Boisvert (1951, p. 90) mentionne que « la notion de banlieue est assez complexe. En effet, les municipalités qui entourent Shawinigan ne sont pour ainsi dire que la continuation de la ville et ce n'est que pour des considérations d'ordre administratif que nous les désignerons sous le terme de banlieue, à défaut d'un meilleur. »

## *2) L'accréditation en village (1901) et en ville (1902)*

La formation du village (village-bourg), à la demande de la compagnie, marque une étape importante. La ville abstraite prend forme et se concrétise maintenant en partie. Le contrôle de ce territoire devient de plus en plus difficile (ouvriers turbulents, boissons, bagarres). De plus, le coût des infrastructures pèse trop lourd pour la seule compagnie S.W.P. C'est l'accréditation en « village » et la disparition de la barrière vers le village Saint-Onge<sup>4</sup>. Cependant, si la barrière concrète se soustrait au regard, les contrastes entre le haut de la ville (village Saint-Onge) et le bas de la ville (Pointe-à-Bernard) persistent toujours même s'ils sont peu ressentis par les dernières générations. En fait, ces contrastes expriment la très banale opposition ville-campagne. Le bas (Pointe-à-Bernard), c'est l'ancienne réserve interdite, c'est la ville ; le haut (Saint-Marc, l'ex-village Saint-Onge), c'est le faux-bourg, c'est-à-dire ce qui était la campagne...

## *3) Le décollage de la production et la mise en place des quartiers (1902-1920)*

Le décollage de la production coïncide avec la réalisation des premiers éléments du village-bourg. L'étalement de faubourgs et de villages ouvriers autour de celui-ci prépare le terrain réservé par la compagnie à une mise en valeur intensive. Les lots de part et d'autre de l'antenne de quartier sont vendus en masse ; la couronne déjà constituée autour du vacuum et la présence de l'antenne commerciale ont fait monter à l'avantage de celui-ci la rente différentielle de type I (RDI, rente de situation). Le changement de forme dans l'habitat ne répond pas à un changement dans la technique d'assemblage qui devient plus stérile. Cette situation est explicable par la masse de travailleurs désormais disponibles et que la production ne peut pas intégrer dans sa totalité.

La propriété du lot et de l'immeuble (sur le terrain de la S.W.P.) est maintenant accessible à l'ouvrier *via* le prêt bancaire. Les interlocuteurs rencontrés dans la maison des vieillards de la quatrième rue nous ont appris que le prêt était plus facile si l'on travaillait pour une des compagnies de Shawinigan. Cette appropriation par les ouvriers s'inscrit dans une logique de mise en « valeur d'usage » du sol. On achète pour se loger, pour l'utilité, quitte à y obtenir une rente avec les étages supérieurs plus tard.

La possibilité de l'accès à la propriété est maximisée à partir de 1908 par le travail des femmes. En effet, l'installation d'une filiale de la *Wabasso* à Shawinigan permet aux femmes d'obtenir pour la famille un revenu supplémentaire qui favorise l'accès à la propriété immobilière. Ce mouvement d'appropriation par les ouvriers se double d'une appropriation par les entrepreneurs. Ceux-ci achètent pour vendre, et s'inscrivent dans une logique de valeurs d'échange. Souvent, si l'ouvrier ne pouvait payer suffisamment pendant la construction, le contrat était brisé et on reprenait ce qu'il y



avait sur le lot. Les ouvriers construisent avec les matériaux du temps ou font construire de même, d'où sériation culturelle. Les différences sont signifiées lors de la pose de la brique.

Cette interpénétration du capital et des économies domestiques pour la question du logement configure la forme quartier qui se différencie morphologiquement de l'antenne de quartier, par une nouvelle relation à l'espace qui permet aux ouvriers d'acquérir le lot et la propriété. La période de construction du quartier se termine à la fin de la Première Guerre mondiale par un retour en force du capital et par l'intérêt des autorités municipales pour la question du logement.

La récession économique de 1920-1924 avait été précédée en 1906-1908 par une première baisse de la production. Cette baisse permet de compléter le front d'urbanisation de la rue Des Érables. La seconde récession amène la construction, par les différentes compagnies, d'un pourtour d'urbanisation sur la rue Des Cèdres, Broadway et Hemlock. Ce retour sporadique du capital s'explique par la baisse du taux moyen de la plus-value à la veille d'une récession économique. Le Capital consent donc à se diriger vers le secteur moins rentable de la construction.

## CONCLUSION

La morphogénèse du paysage urbain du centre-ville de Shawinigan nous révèle une liaison étroite entre la logique de la forme-marchandise et celle de la forme urbaine. D'une part, nous retrouvons une compagnie exploitant une richesse naturelle, l'électricité, qui s'associe étroitement à la grande industrie pour l'exploitation d'une force de travail sous le mode de production capitaliste. D'autre part, cette même compagnie s'approprie une portion d'espace qu'elle entend bien « mettre en valeur »... en créant une ville.

La logique du mode de production capitaliste dans la phase manufacturière favorise le regroupement d'ouvriers (« déplacés ») pour la vente de leur force de travail. Elle réalise la condition du regroupement, le quantitatif. Cette condition, une fois remplie, s'est par ailleurs avérée insuffisante dans notre étude pour dynamiser la différence entre les formes du paysage urbain. L'hypothèse du développement de forces productives ne permet pas la compréhension des différences d'habiter entre le village d'Almaville, le faubourg du village Saint-Onge et les groupements de la Pointe-à-Bernard. La discussion, guidée par la théorie de la forme urbaine, nous a proposé un scénario qui place l'appropriation de l'espace et la relation avec celle-ci au centre de son discours.

## NOTES

<sup>1</sup> Le texte principal s'intitule: *La Pointe-à-Bernard, Shawinigan, Étude de morphologie urbaine*. Il s'agit d'un mémoire de baccalauréat présenté au Département de géographie de l'université Laval, en 1980. La recherche a été menée sous la direction de M. Gilles Ritchot, professeur à ce département.

<sup>2</sup> Le paysage urbain des quartiers St-Pierre et St-Bernard constitue le patrimoine immobilier d'une ville industrielle au début du siècle. La première et la deuxième rue constituent de très beaux exemples. Le quartier se remarque par une manière d'habiter différente de celle de l'antenne de quartier. Dans cet îlot, les ouvriers devenaient propriétaires du lot et construisaient

avec les matériaux du temps. Les fonctions commerciales se localisent au carrefour de certains axes. Il s'agit de petits commerces locaux (épiceries, boucheries, tabagies, etc.) et de services du même genre. Les services professionnels ne s'y retrouvent pas, ils demeurent dans l'antenne que les deux quartiers utilisent.

<sup>3</sup> Ces lignes d'Ulric Barthe ont été citées dans « Shawinigan, 75 ans » de Fabien Larochelle et dans la revue *Le Mauricien*, 1936, vol. 1, n° 2, p. 37. Le souligné est de l'auteur.

<sup>4</sup> Shawinigan Falls est en fait un village sous tutelle. C'est la compagnie qui possède les lots qui l'entourent et les libère selon son gré : soit par la vente, soit par le don à la Commission scolaire pour exemption de taxes. De plus, le village emprunte sous garantie de la compagnie afin de pourvoir aux frais d'équipements en égouts et aqueduc. Cependant, si la S.W.P. se départit des infrastructures municipales, elle demeure toujours maître du développement de « sa ville ». Aux élections qui suivent la constitution de la municipalité « le procès-verbal de la réunion des administrateurs de la compagnie, en juin, rappelle que des candidats "not in harmony with the management of the company" ont été défaits et que grâce au travail intelligent du secrétaire de la compagnie, Vivian Buril a été élu maire avec "a council of respectable and dependable men" ».

## BIBLIOGRAPHIE

- BLANCHARD, Raoul (1950) *La Mauricie*. Trois-Rivières, Le Bien Public, 122 p.
- BOISVERT, Jean-Jacques (1951) *Shawinigan, étude de géographie urbaine*. Montréal, thèse de maîtrise non publiée, Université de Montréal, 97 p.
- BOURQUE, Josette (1978) *Lectures morphologiques : le quartier Saint-Jean-Baptiste*. Québec, mémoire de baccalauréat non publié, Université Laval, 86 p.
- BROUILLETTE, Normand (1971) *Le déclin industriel de Shawinigan et ses conséquences sur l'organisation de la vie urbaine*. Québec, thèse de maîtrise non publiée, Université Laval, 127 p.
- CADEN, José (1961) *L'an un de Shawinigan*. Trois-Rivières, Le Bien Public, 139 p.
- DALES, J.H. (1975) *Hydroelectricity and industrial development*. Quebec 1899-1950, Toronto, Lindscott Pub. Co., 486 p.
- DUPONT, Louis (1980) *La Pointe-à-Bernard, Shawinigan, étude de morphologie urbaine*. Québec, mémoire de baccalauréat non publié, Université Laval, 113 p.
- ENGELS, Friedrich (1970) *La question du logement*. Paris, Éd. Sociales, 123 p.
- FILTEAU, Gérard (1944) *L'épopée de Shawinigan*. Shawinigan, Guertin et Gignac, 415 p.
- LAROCHELLE, Fabien (1976) *Shawinigan, 75 ans*. Shawinigan, Publicité Paquet, 748 p.
- MARX, Karl (1976) *Le Capital*. Livre premier, Leipzig, Éd. Sociales, 762 p.
- RITCHOT, Gilles, François CHARBONNEAU, Pierre GASCON et Gilles LAVIGNE (1977) *Rapport d'étude sur le patrimoine immobilier*. Montréal, Centre de recherche et d'innovation urbaines, 282 p.
- RITCHOT, Gilles (1976) *Qu'est-ce qu'une ville ?* Québec, texte non publié, Université Laval, 53 p.
- RITCHOT, Gilles (1979) *Évolution morphologique du profil urbain de Montréal*. Québec, Université Laval, Département de géographie, texte non publié, 276 p.

## CARTOGRAPHIE

Conception et réalisation : Isabelle DIAZ.

Photographie : Serge DUCHESNEAU.